

Échange pragois sur la culpabilité

Richard von Weizsäcker et Václav Havel*

Le 15 mars 1990, pour le 51^e anniversaire de l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne en 1939, le président de la RFA, Richard von Weizsäcker, s'est rendu au château Hradcany à Prague. Les textes qui suivent sont l'essentiel des discours prononcés par le président Richard von Weizsäcker et le président tchécoslovaque Václav Havel.

I. Richard von Weizsäcker

Il y a aujourd'hui cinquante et un ans, les troupes allemandes envahissaient votre pays. Un défilé militaire eut lieu ici même pour « célébrer » l'invasion. Ce fut le début de six années d'occupation et d'oppression obtenues par le chantage politique et l'agression armée. Ce fut la défaite du droit et de la morale politique. De graves injustices ont été infligées à votre pays et à ses habitants par les Allemands. Dans le même temps, le 15 mars 1939 a représenté l'étape décisive qui conduisit à la Seconde Guerre mondiale. Le monde a fini par comprendre que Hitler était déterminé à poursuivre ses objectifs sans scrupules par la trahison et l'usage de la force. L'agression suivante, en septembre de la même année, plongea les peuples européens dans le *maelström* de la guerre destructrice. Il en résulta une souffrance indicible.

Les noms de villes respectables de votre pays et du nôtre — de Lidice à Dachau — sont devenus des symboles de la brutalité et du mépris de l'humanité. Il y eut aussi parmi les victimes d'innombrables

* Le texte de Václav Havel a aussi été publié dans le recueil de ses discours paru aux éditions de l'Aube, *L'amour et la vérité doivent triompher de la haine et du mensonge*.

Allemands innocents. C'est avec une révérence et une douleur profondes que nous devons commémorer les victimes et ceux qui ont souffert, de tous bords. Nous leur devons de nous souvenir et avons besoin de l'avertissement qu'ils nous lancent.

Nous ne voulons pas détourner l'histoire pour tenter de nous défendre, accuser ou compter les morts. L'histoire n'en a nul besoin et cela ne nous aiderait en rien. Si nous désirons nous rapprocher dans la paix et l'amitié, nous devons être honnêtes les uns envers les autres, mais chacun doit simultanément être honnête envers lui-même dans la confrontation avec son propre passé. « Chacun doit commencer par lui-même à tendre vers le bien », dit votre grand philosophe Comenius. Chaque personne compte. La culpabilité, comme l'innocence, est toujours individuelle, jamais collective. Pourtant nous portons collectivement la responsabilité de ce que nous faisons dans le présent de l'héritage de l'histoire. Avec Comenius, regardons l'histoire telle qu'elle est et considérons ses conséquences avec toute la lucidité possible.

Nous n'avons pas encore surmonté un profond sentiment de méfiance. Les blessures graves infligées des deux côtés ont laissé des cicatrices douloureuses encore aujourd'hui. Mais la force de l'ouverture réside dans la capacité de vivre en esprit de bon voisinage. « Le mensonge est le compagnon de la violence. » Inscrivons dans nos cœurs ces mots du premier président de votre République, Thomas G. Masaryk. La haine et l'inimitié disparaissent toujours quand nous essayons de fonder nos relations sur la vérité. La vie ne procède que de la vérité.

Votre président a éprouvé dans sa propre vie la force d'un tel témoignage. Par la puissance de sa parole, il a trouvé le chemin qui a touché le cœur de ses compatriotes. Par sa droiture, il a attiré l'attention de l'opinion, d'abord et avant tout, chez nous, en Allemagne.

Voilà l'esprit dans lequel nous appréhendons les questions qui se posent à l'Europe dans son ensemble. Les murs sont tombés, les barrières ont été enlevées, les fils barbelés coupés. Les frontières sont ouvertes. Nous les respectons sans restriction. Nous n'avons aucune revendication territoriale vis-à-vis de nos voisins.

La liberté de circulation des individus est assurée. C'est en citoyens pacifiques que vous avez vous-mêmes établi le respect des droits de l'homme, de la liberté, de la démocratie en Tchécoslovaquie, en RDA, en Hongrie et en Pologne. Et les dirigeants soviétiques se sont ralliés à votre point de vue. Les bougies allumées sur la place Wenceslas et dans les rues de Prague symbolisaient les mêmes idéaux et les mêmes valeurs que les manifestations de Leipzig et de Dresde.

Cette nouvelle liberté et la confiance retrouvée des peuples européens nous donne, à nous Allemands, la possibilité de surmonter la division de notre peuple. Cette confiance est un bien précieux que nous devons accroître et préserver. Nous remercions nos voisins d'avoir reconnu notre droit à l'autodétermination.

Dans notre chemin vers l'unité, nous sommes conscients de nos responsabilités en ce qui concerne la sauvegarde de la paix en Europe. Qui ne le comprendrait en considérant l'histoire européenne, notre position géographique au cœur du continent, et aussi notre expérience et nos intérêts ? Nous avons plus de voisins qu'aucun autre pays en Europe. Notre situation a amené une histoire faite d'influences et d'interventions réciproques constantes. Notre histoire ne nous a jamais entièrement appartenu. Aujourd'hui plus que jamais, et à bon droit, une politique nationale isolée n'a pour nous aucune signification. Nous avons laissé derrière nous l'époque où les forces du patriotisme respectable pouvaient se transformer en forces de nationalisme agressif envers nos voisins, qui ont conduit aux guerres européennes destructrices. Notre objectif est de travailler avec vous, comme nous l'avons fait avec les Français, pour surmonter les divisions du passé. Nos citoyens, surtout les jeunes, ont le désir et la capacité de le faire.

Le processus qui nous conduit à l'unité doit en apporter la preuve en démontrant que l'Allemagne unie sera un stimulant de l'unité européenne. Pour cela, notre unité doit s'enraciner dans la Communauté européenne, dans la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE) et dans la mise en place d'un système de sécurité stable et, si possible, collectif pour l'Europe. Aucune des tâches importantes qui nous attendent ne peut être abordée selon un point de vue national étroit. Nous avons besoin d'une coopération concrète et quotidienne mais surtout d'institutions supranationales européennes pour régir de façon efficace les problèmes de la protection de l'environnement, des sources d'énergie, des infrastructures de transport et du développement économique, technique et social. Nous devons prendre nos responsabilités ensemble pour résoudre les grands problèmes de notre époque : la surpopulation, le sous-développement, la faim, les réfugiés, l'exploitation impitoyable des ressources naturelles et des changements qui affectent le climat de notre planète. Ces problèmes exigent un effort collectif pour relever les défis intellectuels moraux et sociaux de notre civilisation technicienne.

Nous savons combien il est important, durant la période d'unification, de ne pas donner de raisons à nos voisins de laisser remonter leurs peurs anciennes. Nous voulons garder un contact très étroit avec les gouvernements de nos pays voisins à la fois pour obtenir un accord sur les étapes à franchir et pour nous assurer que leurs peuples compren-

nent ces étapes. Par nos paroles et par nos actes nous voulons convaincre que l'unité allemande n'est pas seulement justifiée par une légitimité démocratique, mais aussi par la conviction qu'elle pourra promouvoir la paix en Europe.

II. Václav Havel

Au nom de sa nation, notre hôte a déjà évoqué la dure vérité des souffrances que de nombreux Allemands ont infligées au monde et à nous en particulier. Ou, pour être plus précis, de nombreux prédécesseurs des Allemands d'aujourd'hui.

Avons-nous de notre côté trouvé le courage de dire tout ce qu'il fallait dire ? Je n'en suis pas sûr.

Six ans de rage nazie ont suffi pour que nous nous laissions infecter par le germe du mal, au point de nous dénoncer les uns les autres pendant et après la guerre, au point d'accepter — dans un emportement juste, mais aussi excessif — le principe de culpabilité collective. Au lieu de juger ceux qui s'étaient rendus coupables de trahison envers leur État, nous les avons expulsés du pays, usant ainsi d'une punition inconnue de notre système juridique. Ce n'était pas une punition, c'était une vengeance. Nous les avons exclus, non sur la base d'une culpabilité individuelle établie mais simplement parce qu'il appartenaient à une nation particulière. Ainsi sous le prétexte d'exercer une justice « historique », nous avons condamné de nombreux innocents, particulièrement des femmes et des enfants.

Comme cela arrive souvent dans l'histoire, en agissant ainsi nous nous sommes blessés nous-mêmes : nous avons ouvert la voie au totalitarisme et nous avons laissé l'infection contaminer nos actions et nos âmes, et cela s'est retourné contre nous en nous empêchant de faire face à un nouveau totalitarisme, importé d'ailleurs. Mais le pire est que certains d'entre nous ont activement aidé à l'arrivée de ce totalitarisme.

Cela nous a desservi encore d'une autre façon : en dévastant soudain une part importante de notre territoire, nous avons permis, sans nous en rendre compte, que la dévastation atteigne toute notre patrie. Les sacrifices exigés pour remettre en ordre les choses sont en même temps le prix à payer pour les fautes et les péchés de nos pères.

Nous ne pouvons pas inverser le cours de l'histoire, aussi, avec le libre examen de la vérité, le seul choix qui nous reste est de saluer avec amitié ceux qui viennent visiter, la paix dans l'âme, les tombes de leurs ancêtres, ou voir ce qui reste des villages où ils ont été nés.

Les relations réciproques entre l'Allemagne et la famille des nations européennes sont traditionnellement — en raison de la grandeur, de la

force et de la position centrale de l'Allemagne — l'élément le plus important de la stabilité européenne. Toute l'Europe devrait être reconnaissante envers les Allemands qui ont démantelé le mur qui les divisait parce qu'ils ont ainsi commencé de détruire le mur qui divisait l'Europe. Pourtant de nombreux Européens ont encore peur d'une Allemagne unifiée. Les Allemands ont une *grande chance* historique : c'est à eux de balayer les peurs des Européens. S'ils sont capables, par exemple, de confirmer sans équivoque la validité des frontières existantes, y compris celle de la Pologne, s'ils sont capables de réagir face à l'audace de ceux qui continuent aujourd'hui encore à flirter avec l'idéologie nazie, alors ils auront contribué à former une Europe qui n'aura plus peur d'eux. Que l'unification allemande devienne une force agissant pour l'unification de toute l'Europe ou une force qui la ralentisse, cela dépend des Allemands. Leur amour bien connu de l'ordre devrait, dans leur propre intérêt, servir ce processus : s'il devait être conduit de manière précipitée ou cahotique, ou même advenir comme le seul résultat de spéculations électorales, la confiance en l'Allemagne n'en serait pas renforcée.

Si tout avance de façon raisonnable, on peut considérer comme proche le jour que toute l'Europe attend depuis si longtemps : le jour où un trait pourra être tiré sur la Seconde Guerre mondiale et sur ses conséquences, notamment la division de l'Europe en deux et sa transformation en deux immenses pyramides d'armes. Si tout avance *raisonnablement*, dans une *atmosphère de compréhension* mutuelle, dès l'année prochaine on pourra tirer un trait mieux tracé que celui de Versailles. Enfin l'Europe rentrera dans le chemin de son vieux rêve : être une union amicale de peuples libres et d'États démocratiques, fondée sur le respect des droits de l'homme. Les quarante-cinq années qui se sont écoulées depuis la fin de la guerre ont constitué un intervalle assez long pour conclure un traité en toute sagesse, un traité qui ne soit plus affecté par la rancune, même si la rancune est compréhensible. Il est évident que notre avenir à tous dépend aujourd'hui encore, avant tout de l'évolution allemande.

Nous avons parlé de la mission historique confiée aujourd'hui aux Allemands. Je dois maintenant évoquer ce que nous devons faire. Nous avons encore peur des Allemands et d'une grande Allemagne. Il reste des survivants de la guerre qui y ont perdu leurs proches, qui ont souffert dans les camps de concentration ou qui ont dû fuir la Gestapo. Leur méfiance est compréhensible et il est naturel qu'elle soit contagieuse. Notre tâche est donc de surmonter cette peur. Nous devons comprendre que nous n'avons pas souffert à cause de la nation allemande mais à cause d'individus concrets. La volonté de nuire, la

soumission aveugle, l'indifférence aux êtres humains caractérisent non pas les nations, mais des individus déterminés.

A moins que nous ne connaissions pas de mauvais Tchèques et de mauvais Slovaques ? N'avons-nous pas encore parmi nous des informateurs qui ont travaillé pour la Gestapo puis pour la Sécurité d'État ? N'y a-t-il pas beaucoup d'indifférence et d'égoïsme parmi nous pour que pendant des années nous ayons accepté que notre pays soit dévasté et pour que nous soyons restés silencieux pour ne pas mettre en danger nos petits avantages et nos soirées tranquilles devant la télévision ? Et pourtant notre peuple n'était pas, du moins dans les années récentes, menacé de peine de mort ni même parfois de prison. En fin de compte n'étions-nous pas nous-mêmes ceux qui ont poursuivi ces mauvaises activités ?

En outre, ce sont les nazis qui ont traîtreusement identifié leur cause à celle de la nation allemande. Nous ne devons pas suivre leurs pas. Parfois les gens condamnent les gens qui n'utilisent pas la même langue qu'eux, surtout s'ils parlent la langue d'un tyran. Mais la langue n'est pas responsable du tyran qui l'emploie. Juger un individu d'après sa langue, la couleur de sa peau, ses origines ou la forme de son nez, c'est être raciste, qu'on s'en rende compte ou non. Condamner les Allemands en tant que peuple, les condamner uniquement parce qu'ils sont Allemands ou avoir peur d'eux pour cette raison, revient au même que d'être antisémite.

En d'autres mots, accepter l'idée de culpabilité ou de responsabilité collective, c'est affaiblir, qu'on le veuille ou non, la culpabilité ou la responsabilité individuelle. C'est très dangereux. Pensez un instant à la façon dont certains d'entre nous, jusqu'à très récemment, éliminaient la responsabilité individuelle en disant que les Tchèques étaient ce qu'ils étaient et ne seraient jamais différents. Cette façon de penser est le germe insoupçonné du nihilisme moral.

Il y a certes des qualités qui nous sont propres en tant que Tchèques ou Slovaques. Nous avons des goûts, des rêves, des expériences et des souvenirs différents. Mais nous ne sommes pas bons ou mauvais parce que nous sommes Tchèques, Slovaques, Allemands, Vietnamiens ou Juifs. Rendre l'Allemagne coupable de crimes commis par quelques Allemands, ce serait acquitter ces Allemands-là de leur faute et les noyer dans un anonymat où plus personne n'est responsable.

Ce serait également nous priver d'espoir. Cela reviendrait au même si l'on nous traitait de pays de staliens. La souffrance crée l'obligation d'être juste, et non d'agir de façon injuste. Ceux qui ont souffert vraiment le savent bien. En dernière analyse, ce n'est que dans la justice que le pardon peut s'épanouir et que la liberté peut dépasser la haine.

Échange pragoïs sur la culpabilité

Je ne sais pas si dans le monde multipolaire à venir, une Allemagne unie sera une grande puissance. Quoi qu'il en soit, il est indubitable qu'elle est déjà depuis longtemps une grande puissance, en un sens : elle est l'un des piliers d'une spiritualité européenne qui pourrait nous aider à résister aux pressions sournoises de la civilisation technicienne qui s'accompagne de la dictature de la consommation et du commercialisme pernicieux, toutes ces pressions qui mènent à l'aliénation que les philosophes allemands ont si bien analysée.

Quand l'Allemagne aura édifié et affermi la souveraineté de son État, à laquelle elle a toujours aspiré par son esprit systématique et hiérarchisant, alors elle sera capable de retourner son potentiel créatif au service du renouvellement de la responsabilité humaine globale qui est le seul salut possible pour notre monde contemporain. Voilà une tâche à laquelle la tradition intellectuelle allemande est prédisposée. Si notre rencontre d'aujourd'hui représente une nouvelle avancée vers la compréhension mutuelle en Europe centrale, espérons qu'elle soit en même temps une avancée vers notre réveil de l'anesthésie dans laquelle nous plonge sans scrupules le matérialisme moral dont la conséquence la plus directe est de créer le sentiment qu'après nous vient le déluge.

Traduit par Marc-Olivier Padis